

L'auteur fait allusion au «débat Mbembe/Zeleza»

Un message électronique de Paul Tiyambe Zeleza adressé à Francis Nyamnjoh (19 janvier 2004)

Cher Francis,

Je suis ravi que vous publiez cette contribution, car il est important de ne pas censurer les pensées des individus, même si l'on ne partage pas leur avis, comme Achille Mbembe, l'ancien secrétaire exécutif du CODESRIA, l'a malheureusement fait avec nous. J'aimerais présenter les commentaires suivants, relatifs à cette contribution.

(1) L'auteur fait allusion au « débat Mbembe/Zeleza »

J'aimerais souligner que ma réponse à l'éditorial de Mbembe n'a PAS été publiée dans le *Bulletin du CODESRIA*, bien que je l'ai envoyée à Mbembe, qui occupait à l'époque le poste de Secrétaire exécutif, et contrôlait apparemment le Département des publications. Au lieu de cela, on l'a fait circuler sur Internet, parce que Tade Aina (l'ancien Secrétaire exécutif adjoint du CODESRIA, chargé des publications) l'avait envoyée **aux membres de sa liste d'adresses électroniques**. Le refus de Mbembe de publier cet article était l'illustration de sa politique d'exclusion et de sa volonté de réduire au silence toutes les voix essayant de critiquer non seulement son postmodernisme intellectuel, mais surtout, *sa gestion administrative gabégique* du CODESRIA, qu'il essayait de dissimuler sous sa critique du nativisme et du nationalisme. En réalité, voici ce qui m'a surtout poussé à répondre : je souhaitais remettre en question les mensonges qu'il formulait à propos du CODESRIA et des universitaires africains (amplifiés dans sa virulente diatribe intitulée « Les écritures africaines de soi »), au moment où il s'égarait de la mission et du mandat de cette organisation, qui était de promouvoir les sciences sociales africaines. Comme je l'ai souligné, et comme je l'ai largement prouvé dans mon ouvrage, je n'ai jamais adhéré à une conception racialisée de l'Afrique, ni à aucune autre théorie affirmant que les Africains sont exclusivement noirs, comme l'ont fait un grand nombre d'uni-

versitaires du milieu académique occidental, et même africain, dont faisait parfois partie Mbembe lui-même. Je pense que le problème n'est pas l'engagement envers le monde, car, en tant qu'universitaires africains, nous avons toujours été engagés. En effet, il est impossible de ne pas être engagé, même si on le voulait. J'estime que la question porte plutôt sur la nature et la teneur de l'engagement. Chaque jour de ma vie (de chercheur), je m'implique dans le milieu de la recherche occidentale, sur le plan théorique et pratique, aussi bien sur le Nord que sur l'Afrique et d'autres parties du monde. Cela faisait partie de mon travail de directeur d'un des plus grands programmes d'études africaines aux États-Unis, pendant huit ans (jusqu'en août 2003). Je suis actuellement éditeur d'une encyclopédie mondiale des idées.

(2) Pour qu'un éventuel débat puisse avoir lieu, l'auteur aurait pu me remettre la version provisoire de ce papier, comme il/elle l'a apparemment fait pour Mbembe (et Sarah Nutall), qu'il/elle remercie, dans la note 2, pour ses « commentaires pertinents ». De plus, alors qu'il/elle analyse un grand nombre d'œuvres de Mbembe, (pas uniquement l'éditorial que j'ai critiqué dans le but de présenter les opinions de ce dernier), il/elle analyse UNIQUEMENT ma réponse email, et aucune de mes œuvres (telles que *A Modern Economic History of Africa*, *Manufacturing African Studies and Crises* and *Rethinking Africa's Globalization*), dans lesquelles mes idées sur l'histoire, le développement, le nationalisme, le postmodernisme, etc. de l'Afrique sont développées (en les lisant, l'auteur aurait compris que je n'ai jamais été un « apologiste » nationaliste des mauvais dirigeants africains (quelle que soit leur étiquette nationaliste), ni un défenseur ardent de la cause de la dépendance, du marxisme, ou encore un adversaire des « posts ». Il/elle aurait dû savoir que j'établis une distinction entre plusieurs formes de nationalisme, en fonction de leurs ré-

férents spatiaux, sociaux et idéologiques, et que dans mon ouvrage, le « nationalisme africain » progressiste est la constellation des rêves humanistes et historiques (symbolisés par les idées et les luttes) des peuples africains, relatifs à la décolonisation, le développement, la démocratie, la construction nationale et l'intégration régionale. Ces tâches demeurent inachevées, d'où, à mon avis, l'importance de la continuation du nationalisme africain progressiste.

(3) Franchement, je ne perçois pas la résolution qu'il tente de proposer, dans le cadre du système binaire qu'il emploie pour « cadrer » le débat, car ce système binaire lui-même est erroné. Le problème ne se situe pas entre le « nationalisme ou les nationalistes », l'« internationalisme ou les internationalistes », ou entre les « nativistes » et les « cosmopolites », pour la bonne et simple raison que ces positions paradigmatiques ne s'excluent pas mutuellement, et n'impliquent pas de pratique politique diamétralement opposée. Il existe des nationalistes auto-proclamés (universitaires ou culturels), qui sont nationalistes et nativistes. Une fois encore, l'histoire africaine, incluant l'histoire intellectuelle, ne manque pas d'exemples. À mon avis, dans ce cas-ci, le problème tourne fondamentalement autour du pouvoir, (autour des hiérarchies spatiales et sociales), dans le cadre de la production de connaissance sur l'Afrique, mais également sur la manière dont les structures de pouvoir peuvent être transformées pour notre bien collectif (j'entends par là pour l'Afrique et les Africains, au sens le plus large possible, mais également pour le monde, défini, encore une fois, au sens large, et pas uniquement en référence au Nord).

Sincère considération,

PTZ